

Catherine **Dufour**

Au bal des absents



CADRE NOIR
SEUIL

AU BAL DES ABSENTS

CATHERINE DUFOUR

AU BAL DES ABSENTS

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-146185-5

© Éditions du Seuil – septembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Alexandre, qui se souviendra.

Chapitre 1

Claude venait d'atteindre 40 ans. Après avoir longtemps travaillé comme opératrice de saisie sur Paris, elle avait papillonné dans un marché du travail défleuri par le numérique – en vain. Pôle emploi l'avait soutenue un moment, toujours en vain. Elle avait pourtant soigneusement suivi toutes les formations proposées, tous les ateliers, et même un séminaire de quatre jours, animé par une certaine madame Colombe Flenche-Rian et intitulé « Les principes du lobbying, du mentorat et de la cohérence cardiaque pour faire (re)décoller sa carrière ». Claude avait abouti au RSA. Le loyer de son studio d'Issy-les-Moulineaux était désormais hors de sa portée ; il fallait qu'elle s'en aille.

La destination lui importait peu. Les liens affectifs dont elle disposait étaient du genre à tolérer la distance : quelques anciennes collègues avec lesquelles elle échangeait des chats sur Facebook, et une nichée de cousins-cousines éparpillée autour de Vitry-le-François. Elle n'avait pas d'autres relations, et surtout pas sexuelles. De plus, suite à un épisode pénible, elle s'était fait ligaturer les trompes. Pour finir, elle était allergique aux poils de chat. Tout cela, bien qu'assez mélancolique, la laissait libre de toute attache. Du moins, elle tâchait de le voir comme ça.

Le bail de Claude finissait dans quarante-huit heures. Elle avait dispersé toutes ses affaires sur Leboncoin et sur eBay, hormis une valise de vêtements soigneusement pliés, une trousse de toilette, un sac de chaussures, une petite boîte en bois ronde qui contenait un chausson d'enfant au crochet, inachevé, et sa vieille radio portable. Claude l'alluma pour tendre une nappe de jazz par-dessus la chasse d'eau du voisin de gauche, les criaileries de la famille du dessous et les talons bruyants du couloir. Elle s'assit en tailleur sur son linoléum très propre, avec l'intention de passer la nuit à écumer Airbnb. Le cœur lourd, elle visita une dernière fois sa page LinkedIn avant de désactiver le compte. La petite bulle rouge d'un message luisait en haut de l'écran ; Claude cliqua.

Le texte commençait par « *Confidential* ». Un certain Newland demandait, en anglais, des choses un peu confuses. Claude fit appel aux talents de Google Traduction et lut :

« Chère madame, si je vous ai compris correctement comme je lis votre expérience professionnelle, vous travaillez principalement pour la police française ? »

Claude soupira. *Pas vraiment*, se dit-elle. *J'ai fait un intérim à la préfecture de police de Bobigny il y a deux ans. Au service refacturation du parc de véhicules utilitaires.* Elle n'y avait guère acquis, en fait de compétences policières, qu'une litanie de gros mots très imagée. Mais elle n'avait plus les moyens d'être honnête. « *Yes* », répondit-elle.

Tirant légèrement la langue et tapotant avec application, Claude apprit que Newland était un juriste de Philadelphie, mandaté par une famille américaine pour enquêter sur la disparition de certains de ses membres : les Grue, un vieil homme et ses cinq grands enfants. Les six Grue étaient allés passer leurs vacances en France tous ensemble, un an et demi auparavant. Depuis, plus rien. Plus aucune nouvelle, à personne ; pas une carte postale, un *like* Facebook ni un

débit bancaire. Tout avait disparu, même les voitures. Interpol ne se penchait sur le cas que très lentement, et de très loin. La police française avait d'autres chats à fouetter : ces gens-là étaient majeurs, ils faisaient ce qu'ils voulaient tant qu'il n'y avait pas de cadavre ou d'excès de vitesse. Les clients américains de Newland avaient déjà envoyé des enquêteurs sur place, est-ce que Claude avait envie d'en être ? Il lui suffisait d'aller à tel endroit, où les disparus avaient loué une villa pour une semaine. Ce qu'elle aurait à y faire ? Visiter les lieux, poser peut-être quelques questions alentour, envoyer un compte-rendu, 1 000 dollars tout de suite, 1 000 en conclusion, et puis les frais, *of course*, avec une avance pour louer la fameuse villa sur Airbnb. Claude accepta immédiatement. Elle n'y croyait pas une seconde. Elle transmet quand même son Iban.

Le lendemain, après l'état des lieux du studio, elle traîna ses affaires jusqu'à l'arrêt du bus 83. Il devait la déposer chez une de ses ex-collègues, qui acceptait de l'héberger quarante-huit heures – « Pas plus, hein ? ». L'ex-collègue s'était mise en ménage, sur le tard, avec le premier venu, et Claude avait cru comprendre que le bonhomme n'était pas commode. Heureusement, elle avait déjà déniché des logements dans son budget ; des chambres chez l'habitant. Simplement, elle hésitait encore entre la banlieue de Brest et le sud de la Corrèze. Il pleuvait un peu sur l'abribus. Claude posa ses paquets sur le banc en métal brillant, pour les tenir à l'abri de l'humidité. Une fois dans le 83, elle s'assit juste derrière le chauffeur et cala les sacs entre ses jambes. Elle garda le front obstinément baissé le temps que le bus démarre, et l'éloigne pour jamais de son studio. Le nez et les lèvres pincés, elle sortit son portable. Avec un éblouissement, elle constata que 1 261,14 euros étaient arrivés sur son compte. Un poids énorme glissa de son cœur et se pulvérisa sur le

sol en plastique gris du bus. Il ne lui restait plus qu'à aller sur Airbnb.

L'annonce était claire. Cependant, Claude la trouva louche. Malgré son nom ridicule (« Le logement de tante Colline »), il s'agissait d'une belle maison à deux étages dans le genre anglais. D'ailleurs, le loueur s'appelait Mirth. Isolée en pleine campagne au fond d'une région dépeuplée, la maison était « dans son jus », assurait l'annonce. *C'est-à-dire chauffée au bois, tuyautée au plomb et dépourvue d'eau chaude*, songea Claude qui avait lu beaucoup de descriptions de biens à louer et les avis en ligne consécutifs. « Le logement de tante Colline » méritait donc, malgré sa taille, de coûter peu. Mais ce peu était si peu que Claude trouvait quand même ça louche. D'après les photos, il s'agissait d'un genre de château. Claude refit défiler le carrousel. *Un château ? Pas à ce point. Mais un manoir, au moins.* Claude se gratta le nez. *Un aéroport ? Il doit y avoir un aéroport juste au bout du jardin.* Une rapide recherche lui révéla que non. *Alors, c'est que la maison est sous le vent d'un épandage de lisier ? Ou pourrie de moustiques tigres ? De frelons asiatiques ?* Claude chercha des commentaires d'anciens locataires et n'en trouva pas. Elle appuya malgré tout sur « OK ».

La gare de Montigny-en-Fresnois, en ce début d'après-midi d'automne maussade, était absolument déserte. Claude, traînant sa valise d'une main et son sac de chaussures de l'autre, traversa le petit hall et sortit sur le parking. Cherchant du bout du nez une odeur de gasoil, elle repéra une station-service qui, un peu plus loin sur la grand-route, dressait sous le ciel bas son enseigne jaune cru. Le pompiste n'eut pas de peine à indiquer à Claude un garage vendant des voitures d'occasion : il en avait un plein champ juste derrière

ses cuves. Errant entre les carcasses trempées de rosée, ses chaussures de ville gémissant dans la boue, Claude refusa six occasions en or grignotées par la rouille. Elle se décida pour une petite chose beige, laide mais pas trop vieille, moelleuse de l'intérieur et garantie trois ans. Un autocollant, sur le pare-brise arrière, montrait un chat assis au creux d'un croissant de lune. Quelques paperasses plus tard, Claude grimpait sur le siège avant humide.

– Vous allez loin ? lui demanda le pompiste du coin de sa cigarette éteinte.

– Au logement de tante Colline.

Le mégot entra en érection.

– Alors elle est louée, finalement ?

Le pompiste mâchouilla un terme que Claude classa entre « eh bé » et « pute vierge ». *Je le savais, que cette annonce était louche.* Avec résignation, elle leva la main et tira la boucle de la ceinture de sécurité, qui couina faiblement.

– Eh bé, béla le pompiste avec un air compliqué où Claude discerna une délectation mauvaise et une pitié pas plus agréable, bonne chance, alors ?

Et il donna, avec la paume de sa main, un coup sur le toit de la voiture. Puis, dans un curieux sursaut, il se pencha vers Claude et ajouta, un peu plus bas :

– Y a un restoroute ouvert tard. Juste là.

Il indiqua vaguement une direction d'un coup de torchon noirci.

– Le patron s'appelle Nounours.

Il se redressa comme s'il en avait trop dit. Claude se força à être aimable :

– Et vous, vous êtes ?

– On m'appelle Talbin.

– Merci, Talbin. Moi, c'est Claude. Et tante Colline, c'est par où ?

Le mégot oscilla sous la moustache.

– À droite droite et tout droit, ça descend pas mal et puis ça remonte, après La Souette vous prenez à gauche et tout droit, vous passez par Sainte-Bérégonne, vous traversez et, à la maison avec un puits en pneu, bé c'est à droite et là, vraiment tout droit sauf que ça tourne au bout à gauche et c'est sur votre droite. Il y a une allée de terre.

Claude regarda Talbin dans ses petits yeux au fond desquels clignotait un néon rouge.

– Je trouverai.

Elle ouvrit Google Maps sur son Samsung.

Chapitre 2

La voiture soufflait une douce chaleur sur les pieds de Claude. Celle-ci se détendit, et enfila les droites-gauches entre des haies de noisetiers avant de tourner, d'un coup de volant aisé, dans une allée de terre à l'entrée de laquelle un panneau de bois indiquait « Tante Colline ».

– Vous êtes arrivée, susurra Google maps en agitant un petit drapeau à damier.

La voiture s'était arrêtée au pied de la maison. Claude leva les yeux vers une magnifique façade géminée, tout en poutres moussues, chaux blanche et bow-windows à petits carreaux, noyés dans une vigne-vierge qui rougeoyait. Il y avait des auvents d'ardoise grise, des balcons de bois roux, des épis de faîtage en forme de fuseau et des fenêtres noires et vitreuses comme les yeux sur les paquets de tabac. Claude dut aller récupérer son souffle au niveau de sa glotte : qu'est-ce que c'était beau ! Beaucoup trop beau pour être vrai. *Ça va mal se passer.* Elle avait l'habitude. Elle frissonna quand même et, après un temps de réflexion, gara sa voiture dans le sens de la fuite.

Suivant les instructions de Mirth, le loueur, Claude ramassa la clef sous le paillason verdâtre, s'essuya longuement les pieds et entra par une petite porte latérale qui donnait directement dans la cuisine. La pièce était bleue,

immense, gardée par une armée de casseroles en cuivre bosselé qui allait de la cassolette à œuf dur jusqu'au chaudron pour sanglier. Il y faisait un froid compact aux relents de suie, et un silence épais. Une énorme cuisinière à charbon, en fonte noire, tenait tout le mur de droite. À gauche, une porte basse donnait sur un garde-manger qui s'enfonçait de deux marches dans la terre. Claude y jeta un œil : il n'y avait rien, là-dedans, que de vieux paniers à patates, des cages finement grillées qui gardaient le souvenir d'anciens fromages – Claude en avait vu sur eBay à 20 euros pièce –, des sacs de charbon et un jour souillé par les toiles d'araignée. Une autre porte, encore plus basse, donnait sur une deuxième remise au fond de laquelle Claude aperçut deux autres portes en enfilade – sûrement une cave, deux caves, un labyrinthe de caves... Claude ne vit pas la moindre trace de réfrigérateur, ni de machine à laver quoi que ce soit. Et puis, ça sentait drôle.

– Ça pue, grommela Claude en refermant le vantail qui grinça.

Une scolopendre détala entre ses chaussures boueuses. *Ça fait bien longtemps que je n'avais pas vu de mille-pattes.* Sortant de la cuisine, elle enfila un très long couloir enduit de caramel, et dont le parquet lessivé pluchait. Elle tourna à droite dans une entrée gris perle, illuminée par le soleil d'automne et pavée de grands carreaux blancs unis par de petits carreaux noirs.

Il fallut une heure à Claude pour faire le tour du propriétaire. Tout était vieux, non pas délabré mais vénérable. Claude visita, au rez-de-chaussée, un grand salon peuplé de fauteuils dodus, assis en rond devant une cheminée carrelée de bleu, sous un plafond à caissons sombres. Aux murs s'étagaient toute une bibliothèque en cuir rouge sang, et une vaste glace dans un trumeau abîmé. Le salon donnait sur un bureau arrondi dans un corset de vitres, très lumineux et encombré

de papeterie antique. Claude tripota avec respect un porte-buvard courbe, en acajou, et un coupe-papier en ivoire – *plus de 20 billets chaque, certainement*. Elle arpenta avec timidité une longue salle à manger tendue de carmin autour d'une table pour trente personnes garnie d'une collection d'étains ternis. En suivant, depuis l'entrée, un petit escalier grinçant, elle découvrit, au premier étage à droite, une chambre jaune pâle avec un grand lit en cuivre qui luisait doucement ; un peu plus haut à gauche, au milieu d'un couloir, une chambre bleue allongée devant un grand balcon, suivie de deux autres chambres, l'une engoncée dans une raide toile vert bouteille, l'autre douillettement emmitouflée dans du chintz rose passé. Il y avait encore, sous les combles, deux chambres obscures. Enfin, dans une espèce d'inter-étage biscornu, elle dénicha trois chambres d'enfant nues et claires, équipées de lits aussi hauts et étroits que des buffets, sur lesquels pourrissaient des courtepoin tes en soie. Le parquet craquait sous les pieds de Claude, les tapis usés dérapaient doucement, son nez s'emplissait de la fine odeur des âmes mortes et des tissus expirant. Elle admira les dames qui souriaient dans de grands tableaux noirs encadrés d'or, la toile de Jouy sur les murs, où des bergères bouclées gardaient des moutons ronds, les boutons de porte en porcelaine qui branlaient dans leur tarière, les repose-pieds bordés de galons sagement rangés au pied de chaque lit, les baldaquins à gros plis, une vieille machine à coudre à pédale encore barbue d'huile, un petit lit à barreaux sur lesquels un bambin s'était fait les dents, cent ans plus tôt, et, posés comme des bijoux sur les tables de nuit, de grands papillons dorés dont les ailes frémissaient encore. *Des papillons comme on n'en voit plus. Ça ne doit pas être très pollué, ici.*

Claude erra dans un labyrinthe de cabinets de toilette, de placards, de débarras, portes communicantes – et renonça à terminer sa visite par le grenier, accessible en haut d'une

échelle qui ne lui fit pas envie. L'unique salle de bains renfermait une vaste baignoire en métal émaillé dépoli, surmontée d'un robinet qui datait d'avant l'invention de l'eau chaude. Par les fenestrons du couloir, au premier étage, Claude aperçut le jardin arrière, un ancien potager dont les poiriers étaient devenus fous. Par contre, le parc à l'avant était entretenu : des allées de gravier sinuaient entre des pelouses mal rasées, de grands arbres chevelus et des masses compactes de géraniums. Claude, qui les observait à travers les petits carreaux à bulles d'une des portes-fenêtres du salon, dut secouer celle-ci comme un noyer avant de parvenir à l'ouvrir. Elle la referma avec difficulté, en faisant attention de ne pas écraser les coccinelles qui couraient sur le chambranle. Puis elle revint dans l'entrée, meublée de vieux bambou canné – le porte-parapluies, à lui seul, pouvait atteindre les 70 euros – et de cette étrange lumière gris perle. Dans un grand miroir un peu brouillé, elle se vit chiffonnée et indécise. Elle hésitait à être ravie – ou à partir en courant. *Avec la batterie de cuisine, peut-être.*

Elle se décida : elle descendit un édredon jaune paille qui sentait la souris, et le secoua avant de l'étaler sur le canapé du salon. Elle apprivoiserait le reste petit à petit. Elle sortit quelques affaires de sa voiture et testa l'électricité, qui clignota poussivement. Se penchant sur une prise, elle reconnut la bakélite et les fils de cuivre chemisés de toile d'une installation des années 1930. *Dans son jus, n'est-ce pas ?* Elle approcha du canapé un lampadaire branlant qui voulut bien s'allumer, et fit du feu tandis que le jour d'automne baissait. Le froid, déjà compact, s'épaississait encore. Elle mangea lentement, devant les flammes, un sandwich qu'elle avait acheté gare d'Austerlitz, et alla se brosser les dents dans un petit lavabo de service, à l'entrée de la salle à manger. Il cracha dans son gobelet une eau brunie par la rouille.

Chapitre 3

Claude passa un pyjama en grelottant, remit son manteau, et médita un moment devant ses chaussons bleus décorés d'un petit cœur en peluche rose. Elle les avait achetés chez Oysho, une boutique de la République qu'elle adorait – mais elle n'avait pas les moyens de s'habiller là-bas. Elle se contentait de déambuler dans les rayons colorés jusqu'à ce que les vendeuses la trouvent bizarre, caressant les nuisettes de dentelle et les épaisses robes de chambre aux teintes acidulées, dépendant et raccrochant de longs pulls à mailles larges, des caracos en batiste à peine ajourée. Elle retournait les étiquettes une à une, comptait sur ses doigts, fondait d'envie devant un caleçon en lin imprimé d'ours bleus. Elle était toujours un peu inquiète, la nuit, dans son studio d'Issy-les-Moulineaux. Inquiète de quoi, elle ne parvenait pas à le savoir – c'était plutôt une sorte de froid, mais sous la peau. C'était le froid de son enfance à Vitry-le-François, quand le crépuscule vidait la place et qu'elle restait seule dans le noir à attendre le sommeil – sa couverture était si fine, et les hivers étaient méchants, là-bas. À la fois mouillés, venteux et gelés. Claude se disait que, sûrement, avec ce pyjama en coton épais, couleur de ciel, et ce plaid en polaire à gros pompons joufflus, et aussi ces adorables chaussons en peluche, rose et bleu comme des bonbons ou des bébés, on ne devait plus

avoir froid. Elle avait acheté les chaussons, finalement – une folie. Quinze jours de chauffage. Elle les regarda longuement, et remit ses baskets. Puis elle alluma la radio. Le poste crachota un peu de rayonnement fossile. Claude essaya sur son portable : zéro bûchette, aucun réseau. *Une zone blanche. Évidemment.* Elle lança un podcast sur le geste galiléen au temps de big data, enfila à un doigt l’anneau de ses clefs de voiture pour ne pas avoir à les chercher partout au réveil, se glissa sous la couverture humide, éteignit le lampadaire et, bercée par la voix d’Étienne Klein, se demanda à quoi elle avait affaire.

Sur bien des points, son tour du propriétaire l’avait rassurée : ce n’était plus la saison pour les insectes nuisibles et les engrais organiques. Elle n’avait pas trouvé de poutre maîtresse pourrie de vrillettes en travers du plancher, ni vingt centimètres d’eau sur le carrelage de la cuisine. Tout était en plutôt bon état, et pas très poussiéreux – à part les miroirs. Mais elle n’avait pas, non plus, trouvé trace d’un quelconque séjour récent – pas une seule brosse à dents abandonnée, ni une canette de Coca, un mouchoir en papier, un sachet de chips ou un mégot de cigarette. *Rien de rien. C’est bizarre...* Et il y avait un autre point sur lequel Claude n’était pas complètement – *pas du tout rassurée. Une collection d’étains pareille, c’est comme une collection de cuivres pareille : si ça n’a pas été volé, c’est que c’est bien gardé.* Elle se retourna en grommelant. *Peut-être y a-t-il, à côté, un chenil de molosses consanguins ?* Mais elle n’avait rien entendu – que le chant des oiseaux, au-dehors, qui s’était lentement tu avec le crépuscule, remplacé par le roucoulement plaintif des grenouilles. *Vraiment pas pollué...* La maison craquait et grinçait autour d’elle, le vent passait en sifflant par les joints desséchés des petits carreaux, le feu pétillait sagement. Claude entendit une chouette, vit se lever la lueur froide de la lune, qui agita des

reflets dans la grande glace à trumeau. Crispant ses doigts de pied gelés et reniflant misérablement, Claude se retint de se livrer à un peu d'autoapitoiement. Elle se concentra sur la voix d'Étienne Klein et finit par s'endormir.

Elle se réveilla en sursaut. Étienne Klein s'était tu. L'obscurité était totale – hors une faible lueur rouge qui sourdait de la cheminée et n'éclairait rien. Et l'escalier, dans l'entrée, craquait. Il craquait marche par marche, au rythme exact d'un pas – mais un pas qui n'aurait eu qu'un seul pied. Les yeux grands ouverts, parfaitement réveillée, Claude cessa de respirer. Il lui sembla que le pas *montait* l'escalier – *le bois, le bois joue, une marche craque, entraîne l'autre qui craque à son tour et* – et il y eut des pas, là-haut, au-dessus de sa tête, de l'autre côté du plafond à caissons, des pas très nets. *Des loirs, des loirs ! Ou des ragondins.* Claude n'avait pas la moindre idée de ce à quoi ressemblait un loir. Elle les voyait comme des sortes de loutres – *ou des rats ?* Elle attendit et attendit et attendit. *Plus rien.* Avec des gestes très lents et très précautionneux, raide, le cœur douloureux, elle s'assit et tendit la main pour allumer le lampadaire. Il fit une tache de lumière dans la nuit immense. Claude se leva lentement – *à gauche !* Ce mouvement, ce n'était qu'elle ou, du moins, son reflet qui bougeait dans la glace à trumeau. Toujours lentement, sans un bruit, sans souffle, elle ramassa le portable sur l'oreiller. Elle le glissa dans sa poche et s'approcha pas à pas d'elle-même – de son reflet. Tendant désespérément l'oreille – plus aucun bruit, là-haut –, elle se fixa un moment. Ce visage immobile, blanc de peur, qui la dévisageait – *rien là-haut, plus aucun bruit, plus aucun...* C'est alors qu'elle se vit cligner des yeux. Brièvement, ses paupières s'abaissèrent, se relevèrent. Elle mit un long, long battement de cœur à comprendre, et trois millièmes de seconde à griller

de terreur jusqu'à la moelle épinière. En face d'elle, son reflet commença à sourire...

Claude s'était pétrifiée. Sa nuque était bloquée et ses épaules, figées. Ce furent ses jambes qui la sauvèrent. Elles bondirent en arrière, comme un ressort. Son reflet fit de même. Un bruit de casseroles bousculées arracha Claude à sa terreur mortelle : elle avait heurté un portant garni de soufflets et de pelles à feu. Un tisonnier roula sur ses chaussures. Avec une lenteur épaisse de cauchemar, elle le ramassa. Le foyer luisait toujours, rouge sang au-dessus des cendres blanches. Claude passa de l'autre côté du canapé. Le miroir était dans son dos, maintenant – le miroir et son hôte. Claude tâtonna contre une vitre glacée en balbutiant des grossièretés, attrapa la poignée de la porte-fenêtre, tira un grand coup et se jeta dehors – toute la nuit se referma sur elle.

Elle courut vers la voiture en bavant de terreur, le dos comme une armure s'apprêtant à parer un coup, et débitant tous les gros mots qu'elle connaissait. Elle ouvrit la portière, se jeta sur le siège, claqua la portière et réussit à insérer la clef. Elle démarra dans le même élan, le moteur cria en embrayant et la voiture décolla du gravier. Prête à vomir, le tisonnier en travers des genoux, les poils de la nuque en aigrette jusqu'au front, Claude appuya sur l'accélérateur. À la même seconde, un énorme coup s'abattit sur son coffre. Claude hurla en remontant l'allée de terre, interminable, cahoteuse et glissante. Elle déboucha sur la route, tourna violemment juste avant le fossé, et fonda dans un cauchemar peuplé de haies obscures qui surgissaient devant ses roues. Elle roula jusqu'à ce qu'elle trouve, enfin, un unique lampadaire planté à un croisement.

Elle s'arrêta à l'abri de la douche blanche du lampadaire, verrouilla la voiture d'un coup de coude et sortit son portable. Avec des doigts tremblants, elle parvint à sélectionner

« gare de Montigny » dans Google Maps. En relevant les yeux, elle vit, luisant dans le rétroviseur, deux yeux qui la fixaient depuis la banquette arrière. Avec un gigantesque haut-le-corps, elle se retourna et plongea le tisonnier au cœur de la banquette en blasphémant de toutes ses forces. Il n'y avait rien, là-derrrière. Elle vomit un reste de sandwich sur l'appuie-tête et tisonna l'habitable en sanglotant. Elle se rassit et démarra. Ses doigts greloottaient sur le volant, elle claquait des dents, un vertige grisâtre la prit. Elle se mordit la langue pour ne pas s'évanouir, et vomit encore. Il n'y avait rien avec elle, dans la voiture, et pourtant, la présence dans son dos était énorme. Google Maps faisait défiler docilement ses petites flèches, le drapeau d'arrivée palpitait, Claude gémit de soulagement, donna un dernier coup de volant et vit passer, juste à hauteur de ses yeux, le panneau de bois sur lequel était inscrit « Tante Colline ».

Elle braqua à fond pour regagner la route, évita à nouveau le fossé de justesse, parvint à rester sur le bitume, accéléra en suppliant le ciel et en abreuvant Google Maps d'injures. *Alors il faut que je trouve la maison avec un puits un puits un puits – il fait beaucoup trop noir – gros mot gros mot – Sainte-Bérégonne ! J'y suis !* Elle accéléra encore. La Souette fut derrière elle. Au bout d'un interminable ruban de nuit, enfin ! elle traversa le maigre faubourg de Montigny. Les maisons, pelotonnées dans la nuit noire, dormaient toutes. Elle retrouva la gare – elle aussi vide et obscure, des tourbillons de feuilles mortes dansant seuls sur le parvis. *Pas une lumière, rien !* Elle continua jusqu'au garage, visa avec désespoir dans la direction que lui avait indiquée le torchon gris de cambouis de Talbin – *oui !* Un carré de lumière au ras de la terre. Une fenêtre, un lieu, des gens. *Vivants.* Son sauveur avait un nom, et c'était Nounours.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : FLOCH

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2020. N° 146182 (00000)

IMPRIMÉ EN FRANCE